

Cette légende est l'histoire de la crise américaine, et de tous les peuples qui se jettent dans les aventures. Tel qui part pour cent ans, croit partir pour un jour. Les États-Unis savent le jour où ils sont entrés dans la guerre civile ; Dieu seul sait le jour où ils en sortiront. Quand le coursier de la guerre civile s'arrêtera, il sera couvert de sang, et le sol qu'il foule aura vieilli de cent ans. Tout sera brisé et transformé.

On compte dans le Nord sur la reconstruction d'un parti de l'Union au Sud. Cette espérance, peut-être plausible d'abord, est vaine maintenant. La sécession est un fait accompli dans les esprits comme dans les faits. Des haines ont poussé partout, et chaque balle qui tue un soldat du Sud les augmente. Vaincu, le Sud ne pardonnerait pas à ses adversaires leur victoire et sa propre défaite. L'oubli ne couvrira jamais tout entier l'abîme qui va s'élargissant entre les deux partis de l'Union.

Les conditions de la lutte sont presque égales de part et d'autre. D'un côté, du côté du Nord, douze millions d'hommes, de l'autre, huit millions.

Où, mais ces huit millions d'hommes sont appuyés par quatre millions de noirs qui cultivent les champs, tandis qu'il faut que le Nord prenne six millions de travailleurs sur ses douze millions.

De plus, les hommes du Nord combattant loin de leurs foyers, sont complètement enlevés aux travaux, tandis que les hommes du Sud combattent chez eux, pouvant, pour ainsi dire, guider la charrie d'une main et tenir le fusil de l'autre.

Les États du Sud actuellement en guerre comptent 1,400,000 hommes de 18 à 45 ans ; les États du Nord 3,700,000 ; c'est-à-dire, un contre trois. Mais en tenant compte des considérations qui précèdent, on peut compter au plus un contre deux. Il faut aussi compter avec les divisions et les tiédeurs qui se feront plutôt au Nord qu'au Sud, où l'intérêt général cimenté le patriotisme.

Et surtout, il ne faut pas oublier que le Sud défend son sol, son indépendance, et l'on sait qu'elle force acquièrent les peuples par cela seul qu'ils défendent leur nationalité. Est-il besoin de rappeler l'héroïque résistance de la Vendée à la Révolution, et surtout la lutte de l'Espagne contre Napoléon, de l'Espagne dévorant 600,000 hommes en 6 ans.

En admettant que les deux armées soient d'une bravoure égale, il n'en est pas moins exact de dire qu'il y a plus d'esprit militaire, d'habitudes des armes et du cheval au Sud. Avant la guerre, le Sud comptait bien plus d'instituts militaires et d'officiers que le Nord.

Voilà pour la question d'hommes ; voici maintenant pour la question d'argent : On prête au général Beauregard ce mot très-juste : " Lorsque je dépense \$200,000 à mon gouvernement, j'en fait dépenser 700,000 au Nord.

Il y a en effet une différence énorme entre les dépenses du Sud et celles du Nord, et cela tient à plusieurs causes. D'abord, le Sud se trouve dans une période révolutionnaire, il a accepté franchement sa position, et une foule de mesures, qui, au Nord, soulèveraient une réprobation générale, sont acceptées sans murmures, à cause même de cette position exceptionnelle. Et puis, les gens passionnés pour une cause, la servent avec plus de désintéressement ; or le Sud a jusqu'ici donné de nombreuses preuves de son amnégation et de son patriotisme. Les fournisseurs eux-mêmes, cette classe toujours avide, n'ont pas essayé de réaliser des bénéfices exagérés dans leurs contrats avec le gouvernement confédéré ; tandis qu'au Nord, depuis le commencement de la guerre, il n'y a peut-être pas un contrat qui n'ait donné lieu à une enquête. Les hommes du Sud, sont habitués à une vie plus frugale et plus mâle, et supportent mieux les privations et les misères de la vie du soldat.

Enfin les opérations financières du Sud paraissent jusqu'ici avoir été plus réfléchies et mieux calculées.

Le Nord et le Sud ont également emprunté ; mais au Nord, c'est le gouvernement lui-même qui a emprunté directement ; au Sud, au contraire, ce sont les comtés. Il y a au Sud 736 comtés, tous très-riches ; chaque comté en empruntant 500, \$500,000, le

Sud se trouverait avoir de suite réalisé \$368,000,000, ce qui équivaut à \$700,000,000 pour le Nord.

D'un autre côté, le Nord, obligé de faire face aux dépenses énormes de la guerre, a mis en circulation les bons du trésor, qui menacent ainsi de faire concurrence au papier émis par les banques ; au Sud, au contraire, le trésor a émis autant de papier, mais ce papier a été encaissé par les banques qui ont fait une nouvelle émission de leurs propres billets pour le même montant ; sauvant ainsi le crédit public d'une secousse et d'une dépréciation qu'on n'a pas su lui épargner au Nord.

Avec ces différences, toutes en faveur du Sud, il y a donc possibilité pour lui de soutenir la lutte.

Mais, admettant que le Nord réussisse enfin à subjuguier le Sud, qu'arrive-t-il ? A mesure que les sacrifices augmentent pour le Nord, ils diminuent pour le Sud. Le Nord sera obligé de garder sur pied de guerre une immense armée pour conserver cette conquête, car lorsqu'on est parvenu à étouffer enfin un immense incendie à l'aide de grands sacrifices, tout n'est pas encore fait, et la flamme, qui couve sous la cendre, surgit tout-à-coup ça-et-là, à droite, à gauche, et bientôt la conflagration redevient générale.

On a parlé, comme ressource suprême, de l'abolition de l'esclavage. D'abord, il est trop tard ; ensuite M. Jefferson Davis a dit avec raison qu'autant vaudrait pour le Nord décréter la déchéance de Napoléon III que l'abolition de l'esclavage au Sud ; car ce décret aurait tout autant d'efficacité, puisque le Sud n'est pas plus sous l'autorité du Nord que l'Empire français lui-même.

En admettant même que l'esclavage soit aboli, le Sud ruiné, qu'arrive-t-il ? On n'aura fait que substituer une guerre contre les noirs évincés, à la guerre contre le Sud ; l'exemple d'Haïti est là pour le prouver. Mais il est absurde de croire que le Nord en vienne jamais à l'abolition de l'esclavage, et le général Fremont, qui avait proclamé la mise en liberté des esclaves réfugiés dans son camp, a été de suite désavoué par le gouvernement.

L'esclavage n'a donc pas été la cause de la guerre, et la force des choses empêchera qu'il n'en devienne le but. Laissons donc le nègre dans sa case. Tout n'est pas pour le mieux, mais on n'améliorerait rien. D'ailleurs 8 millions de blancs valent bien 4 millions de noirs, et si quelqu'un en doute, j'en trouve une preuve dans la musique, qui dit ; qu'une blanche vaut deux noirs.

De toutes ces considérations est née, pour bien des gens, la conviction que la guerre se poursuivra indéfiniment, sans résultat décisif, jusqu'au jour où la force des choses amènera la séparation. Et c'est ce qui fait dire, à plusieurs, qu'il vaudrait mieux que cette séparation fut reconnue plus tôt que plus tard. On a assimilé ce désir de voir la séparation reconnue, à un désir de sécession. C'est une fausse interprétation. Ceux qui demandent que la séparation soit reconnue, partent au contraire de cette idée, que la sécession accomplie plus tôt, peut n'être pas irréparable.

La séparation, reconnue avant la lutte, n'eût peut-être été que temporaire. La reconstitution opérée, quand les haines et les deuils s'y seront mêlés, ne sera jamais positive.

Il est donc impossible d'assigner un terme à la lutte, impossible de dire de quelles complications ce terme sera précédé. Les puissances étrangères n'ont point de pensée d'intervention, mais la force des principes établis amènera forcément la reconnaissance du Sud. Resterait à voir alors, si le Nord considérera cette reconnaissance comme *casus belli*.

Il y a aussi le danger des révolutions intérieures. On demande aujourd'hui un changement de cabinet, pour pousser plus activement la guerre. Il peut y avoir une demande en sens inverse, si l'impossibilité de la victoire devenait démontrée. Mais enfin, un jour viendra, où la guerre se terminera. Ce jour-là, apparaissent des conséquences destinées à devenir les mêmes, quelle qu'ait été l'issue de la lutte.

Et d'abord, quant à l'esclavage, personne n'est esclavagiste dans le sens absolu du mot. La différence est entre les gens qui parlent en l'air d'abolition, et ceux qui regardent l'esclavage comme une nécessité jusqu'à ce que la transition soit trouvée. Cette transition le Sud sera le premier à la chercher, car il ne